

lui offrirent l'eau bénite et l'encens, il donna l'accolade à l'abbé qui devonait son égal, se plaça avec lui sous le dais, dont les abbés assistants prirent les bâtons ; et, traversant les deux files de robes noires et blanches qui se replièrent à sa suite, d'une main tenant sa crosse au sommet enroulé de feuilles d'or, et de l'autre bénissant encore toutes les têtes inclinées à droite et à gauche, il dirigea la longue procession vers l'église, au nouveau bruit des cloches remises en branle et des chants joyeux de toute la communauté.

Figurez-vous, si vous pouvez, ce tableau que je n'oublierai de ma vie, mais qu'il me serait impossible de rendre : cet évêque en cheveux blancs, ce groupe de quatre abbés, ce défilé de cent vingt moines, le crâne hors du capuce, les mains jointes sur la poitrine, et les voix montant au ciel. . . . Joignez-y la multitude agenouillée par terre, des troupes de femmes blanchissant sur les hauteurs voisines, le demi-jour fuyant et le silence mystérieux d'un soir d'automne, les dernières rougeurs du couchant encadrées dans l'arche du portail, les premières étoiles épanouies sur l'azur derrière la flèche du cloître, les cloches réveillant à toute volée les échos du val de Bellefontaine ; et ne direz-vous pas ici comme j'ai dit en commençant, que c'était là un voyage en plein moyen âge, à quatre ou cinq cents ans du dix-huitième siècle ? . . .

J'allais, au sortir de la chapelle, emporter cette vision, quand une douce main me retint sur la porte.

— Restez, me dit tout bas le père Marie-Bernard ; vous soupez avec monseigneur, les trois abbés et une dizaine de frères en vacance ; vous serez seul laïque, et cette réunion vous intéressera.

C'était m'offrir de toucher ma vision du doigt. . . . J'acceptai avec la plus vive reconnaissance.

Une demi-heure après, j'étais à table entre l'abbé-général de Mortagne et un jeune frère de la Meïlleraie. J'avais en face de moi l'évêque et les abbés. . . . Le récipiendaire n'était point là ; il se livrait sans doute au jeûne et à la prière. Sur les dix religieux qui complétaient la réunion, il n'y en avait pas non plus un seul de Bellefontaine. Nous étions servis par l'hôtelier et par son acolyte. Le souper se composait d'œufs et de légumes, de riz et de pâtisseries, de fruits et de vin rouge. La table était éclairée par des bougies dans des flambeaux argentés.

Mon frac noir m'aurait embarrassé peut-être au milieu de toutes ces robes blanches, mais l'évêque eut à peine dit le *Benedicite*, que mes voisins engagèrent avec moi la conversation la plus aimable. Ils me parlèrent voyages, histoire, littérature et même journaux. (Cette lecture est un privilège des abbés.) Le frère Joachim, de la Meïlleraie, m'avoua qu'il s'appelait naguère M. Beauchêne, et je reconnus un des avocats les plus brillants du barreau d'Angers.

— Ma vocation ne date pas de loin, nous dit-il en souriant de la meilleure grâce. Je suis mort au monde le jour où la polka est née dans la capitale de l'Anjou. Je l'ai dansée jusqu'à minuit, dans un grand bal, la veille même de mon départ pour la Trappe.

Un trappiste parlant de la polka ! Jugez si ma vision s'évanouit à ces mots ! Mais en retombant ainsi du moyen âge au dix-neuvième siècle, je ne faisais que passer d'un étonnement à un autre. Mes convives ne m'épargnèrent pas les contrastes de ce genre, et, sauf la retenue de leur appétit et de leurs paroles, je pus me croire dans un cercle d'hommes du monde déguisés en religieux. Je ressemblais à ce lièvre de la fable qui avait retourné la lunette. Ce qui me paraissait maintenant une illusion, c'étaient ces grands frocs et ces têtes rases, et cette cloche du couvent qui tintait le *Miserere*. . . .

Mais bientôt chacun se tut pour écouter l'abbé de Staouëli,

D

homme énergique et pâle, sec et musculeux, aux traits fortement accentués, au regard sombre et pénétrant. Il nous raconta l'installation des trappistes dans la campagne d'Alger, leurs travaux de défrichement et de construction, leurs rapports avec les colons et les arabes, le respect de ceux-ci pour leurs robes blanches, la sympathie de l'armée et surtout du maréchal gouverneur, leur espérance de faire un peu de bien dans cette nouvelle patrie, d'y mourir en travaillant à la vigne du seigneur, et de sentir un jour les racines de la croix descendre dans leurs tombeaux. . . .

A ce mot, j'examinai la figure maigre et livide du narrateur, ses joues remplies d'ombres et ses yeux cerclés de noir ; je remarquai qu'il n'avait pas goûté d'un seul mets, et j'interrogeai mon voisin sur sa santé. . . .

— Depuis deux mois, me répondit-il à l'oreille, l'insomnie dévore ses nuits et la fièvre ses jours. En ce moment, sa main brûlerait la vôtre comme un fer rouge. Il n'en suit pas moins ses travaux et ses pèlerinages. . . . Il ne s'arrêtera qu'en touchant son but ou la tombe. C'est une foi à transporter les montagnes, une volonté à soulever le monde. . . . Le climat d'Afrique a déjà tué ses frères les plus vigoureux. . . . Lui-même n'est soutenu que par son courage, mais ce courage fait reculer la mort !

Je restai transi d'admiration, comme dit Montaigne, et je me demandai ce que sont, près d'un tel conquérant, ceux qui frappent avec l'épée.

Le souper fini, l'évêque récita les grâces, les frères échangèrent le baiser de paix, et chacun gagna son lit. Tout dormait déjà dans le couvent si agité naguère, pas un bruit n'y troublait la profondeur du silence. Le clocher, les édifices, le bois et la campagne nageaient dans un éblouissant clair de lune. . . .

En rentrant chez le père Coton, (c'est le sobriquet du garde, mon hôte,) je trouvai la famille assemblée autour du grand foyer vendéen. Le père, assis à droite de l'âtre, coiffé d'un bonnet qui justifiait amplement son nom ; la mère, à côté de lui ; filant une *quenouillée* de lin, et les filles à l'autre bout, achevant quelque ouvrage pour les bons pères. Il y avait sur cet intérieur propre et aisé, comme un reflet du calme et de la sérénité du cloître. Un soldat de Larochejacquelein anima la veillée par ses souvenirs de la *guerre des géants*, et par ses regrets nullement dissimulés de l'ancienne cour, où il avait été reçu dans son costume de villageois et embrassé par toute la famille royale. Je reconnus dans ce vieillard la noble indépendance des vendéens, ces républicains de la monarchie. . . . Il avait dit à Charles X de *bonnes vérités pour sa gouverne* ; mais Charles X avait ri de son franc parler, et l'avait oublié le lendemain, et le lendemain, c'était le 26 juillet, 1830 ! . . .

Je me retirai à onze heures dans ma petite chambre aux blanches murailles, et je m'endormis sous l'œil de la madone aux habits dorés, en faisant une lecture de circonstance dans *la Trappe mieux connue*, par l'abbé Péquinot.

Ce simple et savant ouvrage résume parfaitement l'histoire de l'ordre. Trois grands noms la dominent ; saint Benoît comme régulateur, saint Bernard comme fondateur, et Rancé comme réformateur. La première trappe fut établie en France, vers 1140, dans la vallée de ce nom, par Rotrou II, comte du Perche. Après trois siècles de prospérité, les trappistes, comme tous les moines, tombèrent dans le relâchement, jusqu'à l'époque où Rancé devint leur abbé commendataire. On nommait ainsi les abbés qui n'en avaient que le titre et les revenus, et qui s'amusaient dans le monde pendant que leurs frères s'amusaient au couvent.

La vie et la conversion de Rancé sont assez célèbres pour qu'il